

Avant-propos

Pendant six ans de ma vie, j'ai vécu chaque jour dans la peur. C'est durant ces années, alors que j'apprenais à vivre avec cette peur, que j'ai compris qu'on ne peut jamais vraiment savoir comment on réagira dans une situation tant qu'elle ne s'est pas présentée. Même si on croit parfois le savoir, c'est faux. À vrai dire, il y a des tas de choses que je n'aurais sans doute jamais sues – sur moi et sur ce dont les autres sont capables – si je n'étais pas partie en Grèce à quatorze ans avec ma mère et si je n'y étais pas tombée amoureuse.

Difficile, avec le recul, de savoir si ce que je ressentais pour Jak était bien de l'amour, compte tenu de l'intensité de toutes les émotions qui vous animent à quatorze ans. Quoi qu'il en soit, j'étais convaincue de l'aimer et qu'il m'aimait.

C'est la seule explication possible au fait que (bien après que mes sentiments pour lui eurent totalement dépassé le stade de la raison) j'ai pu laisser passer l'occasion de m'échapper. Je n'éprouve plus rien pour lui maintenant, bien sûr, et j'ai fini par accepter le fait qu'il ne m'a jamais aimée.

J'espère que, lorsque vous lirez mon histoire, vous comprendrez pourquoi jamais je ne dévoilerai l'identité de cet homme que j'ai décidé de nommer Jak, pourquoi j'ai changé les noms de tout le monde et pourquoi j'ai si peur de voir resurgir la peur.

Je m'en veux terriblement de ce manque de courage, d'autant plus que je sais que d'autres filles ont été forcées à la prostitution par les mêmes trafiquants qui m'ont abusée pour prendre le contrôle sur moi.

J'imagine très bien à quel point ces malheureuses ont peur. Je sais ce qu'elles ressentent lorsqu'elles s'endorment chaque soir en espérant que le matin n'arrive jamais pour ne plus avoir à subir la violence, l'humiliation et la douloureuse solitude qui les attendent chaque jour.

C'est ce que j'ai connu pendant près de six ans. Aujourd'hui, cinq ans plus tard, je fais toujours des cauchemars et il m'arrive encore d'oublier que je n'ai plus rien à craindre.

Ce qui m'est arrivé en Grèce m'a arraché jusqu'à la dernière once d'amour-propre. Or, quand on pense qu'on ne vaut rien, il est bien difficile de croire qu'on puisse vous aimer. Pourtant, je sais que ma mère m'aime et je voudrais dire, avant de raconter mon histoire, que je l'aime aussi.

Peut-être les choses auraient-elles tourné différemment si maman avait davantage insisté pour intervenir lors de ma première très mauvaise décision, en Grèce. Le problème, c'est qu'elle était aussi loin que moi d'imaginer qu'il existe dans le monde des gens qui font le commerce d'êtres humains. Aussi me croyait-elle quand je lui assurais que tout allait bien. Elle accrochait au mur

les photos que je lui envoyais au bar où elle travaillait sans se douter le moins du monde que je lui mentais.

Bien des éléments dans mon parcours vous feront tiquer à cause de la stupidité dont j'ai fait preuve. Je ne le comprends toujours pas moi-même, sauf que j'étais très jeune et naïve lorsque je suis tombée amoureuse de Jak.

Peut-être cela explique-t-il au moins en partie le fait que j'ai abandonné le peu de jugeote que j'avais pour prendre ce qu'il me racontait pour argent comptant. Alors, si je ne me rendais pas moi-même compte de ce qui se passait, comment pourrais-je en vouloir à ma mère de ne pas l'avoir vu non plus ?

Par ailleurs, je n'ai appris que récemment que le nombre de victimes de ces trafics est estimé à plus de deux millions à travers le monde. Autrement dit, plus de deux millions d'hommes, de femmes et d'enfants se voient dépossédés de leur vie, séparés de leur famille et de leurs amis pour travailler de force durant de longues heures, souvent dans des conditions épouvantables.

Bon nombre de ces personnes ont été trompées, comme moi, par quelqu'un dont elles se croyaient aimées ou par la promesse d'un emploi légitime. Pas une seconde il ne me viendrait à l'esprit de les tenir pour responsables de ce qui leur arrive. Je sais donc que je ne devrais pas me sentir entièrement coupable de ce qui m'est arrivé ; néanmoins, cela reste plus fort que moi.

J'ai parfaitement conscience qu'en racontant mon histoire, je m'expose au jugement d'autrui et que certains n'auront pas la compréhension que j'aimerais pouvoir attendre. Toutefois, si elle permet ne serait-ce qu'à une seule personne de bien réfléchir avant de se fier à

quelqu'un qui ne mérite pas sa confiance et, ainsi, de ne pas commettre une erreur qu'elle regrettera toute sa vie, j'aurai le sentiment de pouvoir retirer quelque chose de positif de tout cela.

1

J'avais quatorze ans lorsque je suis partie en Grèce avec ma mère. Au début, il me semblait évident de commencer mon histoire par là. Cependant, après réflexion, je me suis rendu compte que tout avait commencé bien plus tôt, quand j'étais petite. Le fait de revenir sur mon enfance m'a permis de comprendre ma façon d'agir et de réagir par la suite.

J'avais près de douze ans quand je suis devenue une « enfant à problèmes » alors que, jusque-là, je n'étais qu'une « enfant avec des problèmes ». Malgré mon jeune âge, j'avais déjà une boule de colère en moi qui explosait parfois et me poussait à mal me conduire. Je n'étais pas violente ; simplement, je répondais et j'étais toujours prête à commettre la moindre bêtise. Malgré tout l'amour que je leur portais, je me disputais continuellement avec ma sœur et ma mère, à qui je répondais avec défi comme le font certains adolescents. Puis, vers douze ans, je me suis mise à sécher l'école et à fuguer.

Je plains maman quand j'y repense. Cela a dû être un choc terrible pour elle, surtout que j'étais plutôt bonne écolière et bien élevée jusque-là. Je sais que ce

changement radical a été vraiment difficile pour elle, d'autant qu'à l'époque, elle avait ses propres problèmes à gérer.

J'avais quatre ans quand ma mère et mon père se sont séparés. Mon premier mauvais souvenir date du jour où papa est parti : je pleure, assise en haut de l'escalier, chez nous.

Avant, quand je me souvenais de ce jour-là, je croyais que je pleurais parce que j'avais très mal au ventre, jusqu'au jour où j'ai compris qu'un terrible mal de ventre me saisit quand j'ai peur ou lorsque je suis contrariée. Je pense donc que mes larmes (et le mal de ventre) étaient dues au départ de mon père.

Lorsqu'il est sorti de la salle de séjour, je l'ai supplié dans le couloir.

— S'il te plaît, papa, ne t'en va pas.

Alors il s'est arrêté pour lever les yeux vers moi, j'ai retenu mon souffle, croyant qu'il n'allait peut-être pas partir, finalement. Mais il m'a fait au revoir de la main avant de disparaître par la porte d'entrée.

J'adorais mon père et je ne me suis jamais vraiment remise de son départ. Néanmoins, j'ai de très bons souvenirs de mon beau-père, John, qui est venu s'installer chez nous peu de temps après que papa nous a quittées. J'aimais beaucoup l'école, quand j'étais petite, et l'une des choses qui me plaisaient vraiment chez John, c'est qu'il me questionnait toujours sur ce que j'étais en train d'apprendre, pour ensuite m'aider à faire mes devoirs. Contrairement à papa, il était ordonné, de sorte que la maison était toujours propre et rangée lorsqu'il était là.

Nous habitons dans un bon quartier, à l'époque. Maman y avait veillé. Il lui importait que ma sœur et

moi ayons davantage de possibilités et une vie meilleure qu'elle. Aussi insistait-elle pour que nous parlions et que nous nous conduisions « correctement ».

Comme papa avait déménagé loin – à l'autre bout de la ville – après son départ, certains week-ends, ma sœur et moi, nous restions dormir chez lui. Plus tard, maman m'a expliqué qu'il s'était mis à boire et à se droguer avant leur rupture. Je n'étais pas au courant pour la drogue quand j'étais petite, mais je pense que j'avais conscience de la boisson, ou du moins de ses conséquences, à cause de son comportement parfois effrayant lorsqu'il avait bu.

Chaque fois que ma sœur et moi allions chez lui, maman lui donnait de l'argent pour s'occuper de nous. Mais il devait le dépenser en alcool, car, le dimanche soir, nous rentrions sales, mal coiffées et la faim au ventre. Mais cela n'avait pas d'importance : j'adorais papa et je pleurais et hurlais chaque fois qu'on devait le quitter.

J'ignore s'il essayait de lutter contre ses dépendances ou si cette vie lui plaisait. Peut-être la drogue et l'alcool étaient-ils les seules choses qui comptaient pour lui. Cela semblait bien être le cas parfois ; d'ailleurs, lorsqu'il dut choisir entre ses addictions et sa femme et ses enfants, c'est nous qu'il laissa tomber. À la fin, il renonça même à nous voir le week-end, ma sœur et moi. Il devenait si bizarre et si imprévisible que maman avait dû cesser de nous envoyer chez lui.

Pendant un moment, papa m'a terriblement manqué, puis un couple d'amis de maman et John ont commencé à venir passer le week-end chez nous avec leurs deux enfants, et cela m'ennuyait moins de ne pas le voir. Tous les samedis soir, maman préparait un énorme saladier de pop-corn que nous savourions entre gamins devant un film. Ensuite,

nous montions nous coucher tandis que les adultes se passaient de la musique. J'adorais ces week-ends.

Mon père me manquait toujours, mais l'ambiance commençait à se détériorer chez lui et, pour être honnête, je ne regrettais pas trop de ne plus y aller. Il n'y avait jamais rien à manger et, quand nous nous plaignions d'avoir faim, il se mettait en colère et nous criait après, ce qui m'angoissait.

J'avais peur pour moi, pour ma petite sœur et pour lui. Il était beaucoup plus agréable de passer le week-end à la maison à jouer et à plaisanter comme n'importe quel autre gamin, sans avoir à me préoccuper de rien. Jusqu'à ce que les disputes commencent...

Comme j'étais l'aînée, je me sentais responsable de ma sœur et des deux autres petits qui passaient le week-end chez nous. Aussi, lorsque les cris et les hurlements s'élevaient en bas, et que tous les trois me regardaient avec leurs grands yeux effrayés, je leur racontais des histoires en faisant comme si je n'avais pas peur. Le lendemain matin, nous nous glissions en bas et nous rangions la pagaille semée par les adultes dans la salle de séjour, dans l'espoir qu'ils soient contents de nous et se reparlent normalement à leur réveil.

Plus tard, en Grèce, j'ai souvent eu la même impression d'optimisme désespéré que me donnaient ces dimanches matin où nous ramassions les cendriers pleins à ras bord, souvent renversés, les cannettes de bière et les bouteilles vides, sans oublier les débris des objets que les adultes s'étaient jetés à la figure à travers la pièce. Je me souviens encore de la frayeur qui m'a étreinte le matin où, en descendant, nous avons découvert du sang étalé sur les murs du salon. Il était écrit quelque chose,

comme si quelqu'un avait tracé les lettres avec le doigt. Je ne me souviens plus des mots précis. Seulement de la douloureuse contraction de mon ventre et de mon envie de vomir à leur lecture.

En dépit des apparences, maman s'occupait bien de nous, la plupart du temps. Je sais qu'elle souhaitait vraiment le meilleur pour ma sœur et pour moi, et elle travaillait dur pour qu'on ne manque de rien.

J'aurais simplement aimé qu'elle se rende compte, à l'époque, des conséquences désastreuses de toutes ces scènes (d'abord entre elle et papa, puis celles du samedi soir, envenimées par l'alcool, avec John et le couple qui venait chez nous le week-end). Qui s'est réveillé enfant au son de ses parents se hurlant dessus saura ce que c'est que de rester dans son lit dans le noir à entendre en essayant de ne pas écouter.

Parfois, lorsque le conflit était particulièrement dur, John quittait la maison en claquant la porte derrière lui. Il lui arrivait souvent de ne pas revenir pendant plusieurs jours. Au retour du travail, maman restait alors assise dans la salle de séjour, à pleurer en regardant la télévision ou en écoutant de la musique.

C'est horrible pour un enfant de se faire du souci pour sa maman ou son papa. Il a l'impression que c'est à lui de devoir faire quelque chose pour qu'ils se réconcilient, alors qu'il n'a pas la moindre idée de ce qu'il faut faire ni de la façon de s'y prendre, d'ailleurs.

Très souvent, ma seule envie était de prendre maman dans mes bras et de tout arranger pour elle. Mais il m'arrivait aussi de lui en vouloir à cause du souci et de la peur qu'elle me causait, même si, à l'époque, je n'aurais su l'exprimer ainsi.